

Elisabeth Fontan

DEUX FAMILLES DU LIBAN QUI ONT ENRICHI LE MUSÉE DU LOUVRE: LES DURIGHELLO ET LES FARAH

115

Le Musée du Louvre doit à la *Mission de Phénicie* menée par Ernest Renan en 1860-1861, le noyau de sa collection phénicienne, actuellement conservée au département des Antiquités orientales. Cependant de très nombreux acteurs sont intervenus dans la constitution de cette collection au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e jusqu'à l'instauration du mandat français : agents consulaires comme Aimé Péretié, qui vendit au Louvre les toutes premières œuvres phéniciennes, savants voyageurs chargés d'une mission officielle par l'État français comme Emmanuel Guillaume-Rey ou Charles Clermont-Ganneau, collectionneurs avisés comme Louis De Clercq ou Auguste Parent et bien sûr marchands levantins ou parisiens. On constate que souvent ces différents circuits s'entrecroisent et se combinent. Deux familles, dont les membres contribuèrent de façon considérable à l'accroissement des collections, méritent d'être spécialement distinguées. Il s'agit des Durighello et des Farah auxquels nous consacrons ces quelques pages.

Les noms de Durighello et Farah, avec ou sans précision du prénom, apparaissent à de multiples reprises sur les livres d'entrée du département entre 1892 et 1911. Cependant une estimation du total des œuvres acquises grâce à eux, fondée sur l'addition de ces mentions serait bien en deçà de la réalité. Pour des raisons pratiques, essentiellement de facilité de paiement ou diplomatiques, le nom qui figure sur les registres est souvent celui du banquier ou fondé de pouvoir du vendeur. Les Archives des Musées nationaux fournissent un précieux complément d'informations sur la politique d'acquisition du Louvre¹. A la Bibliothèque de l'Institut de France, la correspondance de Léon Heuzey², conservateur du département des Antiquités orientales de sa création en 1881 jusqu'en 1908, et celle d'Ernest Renan³, nous renseignent sur les pratiques de ces deux familles « d'antiquaires ». Bien que le département des Antiquités grecques, étrusques et romaines soit aussi largement concerné, cet article ne traite que du seul département des Antiquités orientales.

- 1 Séries consultées aux Archives des Musées nationaux (Arch. MN) : procès-verbaux des séances du Conservatoire puis du comité consultatif de 1882 à 1911 1BB 25 à 37; acquisitions et dons concernant le département des Antiquités grecques et romaines A6, A8, du département des Antiquités orientales B6, B8; dossier Durighello A 30 ; il n'existe pas de dossier Farah.
- 2 Bibliothèque de l'Institut de France (Bibl. Institut), correspondance reçue par L Heuzey des Durighello Ms 5771, des Farah Ms 5772.
- 3 Id. Lettres du Dr Charles Gaillardot à E. Renan Ms 1981; lettres d'E. Renan au Dr Ch. Gaillardot Ms 7318, à Mme Cornu, née Hortense Lacroix, (sœur de lait de l'Empereur Napoléon III, elle avait fait nommer Renan à la tête de la Mission de Phénicie) Ms 7319.

L'histoire de cette famille d'origine italienne, installée à Alep, puis à Saïda est ici retracée par un de leurs descendants, Michel Klat. Quatre membres de la famille, le père et trois fils ont contribué, à des

degrés divers, à l'enrichissement des collections du département. Le décompte, encore approximatif, des œuvres entrées par leur intermédiaire est impressionnant; il s'élève à plus de 370 numéros.

LE PÈRE, **ALPHONSE**, vice-consul de France à Saïda, n'apparaît jamais officiellement dans les registres d'acquisition du musée. Mais son activité sur le terrain grâce à des équipes d'ouvriers indigènes, à sa dévotion et le prestige de son titre lui ont permis de se procurer des antiquités de tout premier ordre dont la plus grande partie est entrée au Louvre. Il est l'inventeur du sarcophage d'Eshmunazor offert au Louvre par le Duc de Luynes qui lui-même le tenait de Péretié (voir, p. 102). Le procès-verbal d'une commission réunie par le chancelier du consulat général de France à Beyrouth, en l'occurrence Péretié, atteste de manière formelle que la découverte, le 19 janvier 1855, est due à A. Durighello⁴. Les débuts de la collaboration avec la mission Renan furent très difficiles. Il semble que Durighello ait tenté de poursuivre avec l'appui du consul général de France à Beyrouth, le comte de Bentivoglio, une activité qui s'avérait lucrative. Renan prit fort mal

la chose et il s'en plaignit amèrement. Il estimait, à juste titre, que sa qualité d'agent français imposait à Durighello de coopérer à la Mission, mais il y avait certainement une pointe de jalousie vis-à-vis d'un rival plus chanceux. Son jugement sur Durighello est très dur. Il le qualifie d'« **homme totalement dénué de jugement et de droiture** »,

« **de roué levantin** », « **de malheureux fou** »⁵. Le ton se radoucit quand Renan réussit à récupérer, moyennant indemnisation, les deux sarcophages anthropoïdes en marbre découverts avant le début de la campagne de Sidon. Ces sarcophages (AO 4803 et 4804 fig. 1), jugés au départ sans intérêt car dépourvus d'inscriptions, deviennent de « **beaux morceaux** » lorsqu'ils appartiennent à la mission...et Renan se déclarait « **content de ce pauvre Durighello, qui a été en tout ceci plus victime que méchant. Il me rend des services...** »⁶. Durighello paraît alors jouer le jeu et travailler pour la mission. Le 3 mars 1861 aux cris de « **Vive la France, vive l'Empereur, vive M. Renan,** », il annonçait à Charles Gaillardot la découverte de quatre nouveaux sarcophages anthropoïdes (AO 4807, 4809, 4968 et 4869) et de la *théca* (AO 4808)⁷. En fait le Louvre lui doit la majeure partie de sa collection de sarcophages sidoniens. De récentes recherches ont montré que deux couvercles de sarcophages anthropoïdes (AO 5012 et AO 4810) dont on ignorait l'origine avaient été trouvés par A. Durighello à Sidon. Ce dernier les céda à F. de Saulcy qui les vendit au Louvre en 1869⁸. Un *naos* fragmentaire couronné d'une frise d'urei (AO 4819), ainsi que deux inscrip-

4 Arch. MN A 30 copie conforme du 3 mai 1855 du document du 24 avril 1855.

5 Bibl. de l'Institut, Ms 7379, Renan à Mme Cornu, 24 décembre 1860.

6 Id., lettre du 23 février 1861.

7 *Mission de Phénicie*, 1874, p. 434.

8 Arch. MN A8, 23 septembre 1869 et registre 6DD15 (tome III) inv. N 3448 et N 3449.

9 *Le Bosphore égyptien* (19 août 1887) = *Diario oficial de avisos de Madrid*.

10 voir F. Baratte in E. Gubel ed., *La sculpture de tradition phénicienne. Musée du Louvre*, 2002, p. 87-88.

11 Cité par S. Reinach « Nouvelles archéologiques et correspondance. Edmond Durighello », *Revue Archéologique*, cinquième série, T. XV, p. 333-335.

12 E. Durighello, « Excursions et recherches archéologiques à travers la Galilée. Découverte d'une nécropole de la période phénicienne à El-Zib (l'antique Ach-Zib) », *Courrier de l'Art*, 31 janvier 1890, p.39-40.

13 Arch MN A30, lettre à Monsieur (Philippe ?) Berger, 20 juin 1900.



tions grecque et latine, faisait également partie de ce lot. Une autre découverte sensationnelle due à Alphonse Durighello en commun avec son fils Edmond est celle du *mithreum* de Sidon. Une description rocambolesque de ce sanctuaire, sans doute inviolé, de Mithra a été

donnée par Edmond Durighello⁹. Malheureusement nul autre que les fouilleurs n'a pu voir ce monument. Il ne nous reste que huit statues et un relief aujourd'hui conservés au Louvre¹⁰. L. De Clercq les avaient acquises sans doute par l'intermédiaire de Péretié en 1882; elles sont entrées au musée à la suite de la donation du Comte Henri de Boisgelin. Pour ajouter à la gloire d'Alphonse Durighello, je voudrais émettre l'hypothèse qu'il avait peut-être trouvé la nécropole royale d'Ayaa mais que la prudence vis à vis de Péretié et le contrôle exercé par les autorités ottomanes l'avaient empêché d'exploiter cette découverte. En effet l'abbé Lavigerie écrivait le 30 novembre 1861

« ... Cela n'empêche pas M. Derighello (sic) de poursuivre ses laborieuses fouilles sur l'emplacement de l'ancienne nécropole de Sidon. Il nous a fait visiter, dans notre course hors la ville, les nouvelles chambres sépulcrales qu'il vient de découvrir. Il a trouvé dans l'une d'elles, pendant que nous étions à Saïda, deux magnifiques sarcophages parfaitement conservés. Les inscriptions qu'ils portent les désignent comme ayant servi de dernière demeure à deux anciens rois du pays. Elles paraissent plus importantes encore que celles du tombeau d'Eschinounazar (sic)... »¹¹. Pourrait-il s'agir du sarcophage de Tabnit et du deuxième sarcophage égyptien, attribué à sa sœur et épouse, mais celui-ci est anépigraphe? Durighello aurait toujours refusé d'indiquer l'emplacement de ces sarcophages royaux et Lavigerie aurait donné sa parole de ne pas le révéler. Mais Gaillardot avait relaté cette affaire à Renan dès le 8 janvier de cette année. On peut aussi supposer qu'il y aurait eu confusion avec les deux sarcophages vendus à la mission, parés d'inscriptions pour en exagérer l'intérêt. Pour l'instant la question reste ouverte.

EDMOND, en collaborant avec son père, a été à bonne école pour la recherche archéologique. C'était un homme de terrain bien qu'il ait exercé d'autres fonctions. Pour gagner sa vie il fut d'abord employé à la Banque Ottomane et plus

tard à la compagnie du Canal de Suez. A partir de 1881 il se consacra à des fouilles, nécessairement clandestines, sur la côte phénicienne. Il résumait son activité en proclamant « **Moi qui ait passé ma vie et dépensé des sommes folles à perforer les entrailles de Sidon et de Tyr !** ». Outre le *mithreum* de Sidon, il explora la nécropole d'El-Zib (antique Ach-Zib) en Galilée¹². En deux mois de travaux il débaya plus de cent tombeaux intacts qui livrèrent un très riche mobilier: poterie, bijoux, amulettes et surtout figurines de terre cuite représentant des « **groupes à métier** ». Très fier de sa découverte il notait : « **Aussi est-ce avec une très vive émotion que je constatais l'état de virginité de ces caveaux de la période phénicienne ! Jusqu'à ce jour, aucun archéologue, pas même l'illustre Renan, n'a eu le bonheur de surprendre aucun usage des Phéniciens relatif à l'inhumation de leurs morts, puisque les quelques tombes phéniciennes découvertes par M. Renan et les autres explorateurs étaient non seulement d'une époque plus récente, mais encore déjà dévastées** ». En 1900, il entreprit l'exploration du sanctuaire d'Eshmun à Bostan esh-Sheikh dans des conditions apparemment très pénibles en raison de la concurrence et du climat insalubre de cette zone de marécages. Son but était d'obtenir sinon les blocs inscrits, du moins les estampages, et par la suite d'assurer à la France la possession du temple. Pour y parvenir il devait employer la manière forte, revolver au poing, précise-t-il¹³. Il avait à son service des « **ouvriers-fouilleurs** » musulmans mais déplorait de ne pas bénéficier du titre consul dont le prestige lui aurait donné les coudées franches dans ses recherches. Malgré tout il consentit à d'immenses sacrifices pour servir la France: « **Depuis plus de deux mois j'ai passé toutes mes nuits blanches à la belle étoile au point que je suis exténué et malade, et cela pour surveiller les ouvriers infidèles; et pourquoi? pour assurer ma découverte à ma Patrie** ». Le Fernet-Branca, pris à grande dose, lui permit de se rétablir! Il finit ses jours à Hérouan en Egypte dans le plus grand dénuement. Paradoxalement son nom n'apparaît qu'une seule fois sur les inventaires de département à propos de l'achat en 1906 d'un objet modeste, un gond de porte et sa crapaudine en bronze (AO 4438), provenant de Saïda. Les acquisitions se faisaient par l'intermédiaire de son frère Joseph.

JOSEPH-ANGE est la figure principale de la famille. A lui seul, il a procuré au département quelque 346 objets. Un grand nombre d'acquisitions ont été faites au nom de ses fondés de pouvoir successifs: Dosseur, Hébert et Courtin. Bien qu'il s'en soit défendu, il

est connu comme un marchand en affaires avec les grands musées et les collectionneurs d'Europe et des Etats Unis. Résidant à Saïda il a effectué de fréquents séjours, notamment après son second mariage avec une Française, à Paris où il finira sa vie. Son frère Edmond le disait riche. Joseph, lui, eut toujours à cœur de se poser en savant désintéressé et de se démarquer des antiquaires ou commissionnaires nombreux sur la place de Paris. « Je ne suis pas marchand d'antiquités, écrivait – il en 1887. Je cède toutes les belles monnaies aux marchands de Paris pour pouvoir gagner quelque chose et continuer mes recherches. Je voyage continuellement, j'étudie les endroits anciens et tout ce qui regarde les antiquités et l'histoire ancienne m'intéresse beaucoup. Je voulais, lorsque j'étais à Paris l'année dernière, y demeurer pour être du nombre des étudiants de l'Ecole du Louvre, M. Ledrain le sait, mais je n'avais pas suffisamment les moyens d'y rester et si maintenant, cher Monsieur, vous pouvez m'obtenir une bourse du Ministère de l'Instruction publique, je serais très heureux d'étudier les langues orientales anciennes. Je sais très bien l'arabe, je le parle comme les Arabes, je n'ai que 23 ans et j'ai appris le français

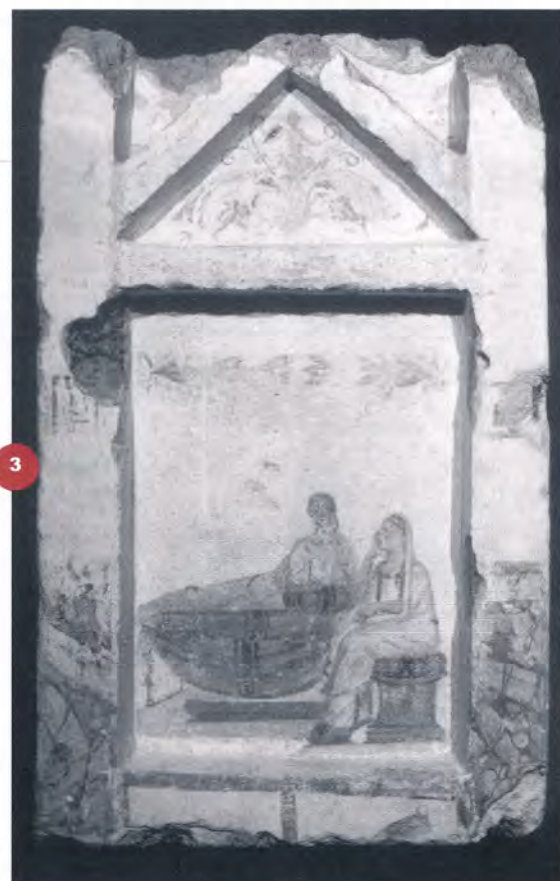
à Saïda, je l'ai étudié pendant deux ans seulement ». A la fin de sa vie, lorsqu'il réclame avec insistance de figurer parmi les donateurs du Louvre, il réaffirmait sa position: « Si j'étais vraiment marchand, je n'aurais jamais rien donné à nos Musées Nationaux .. » et plus loin « je n'ai jamais été marchand, admettons-le...¹⁴ ». Il suivait de près la recherche sur le terrain pour se procurer de la marchandise: séries de figurines de terres cuites d'Helalieh et d'Ez-Zib, oushebtî égyptien en faïence (AO 5961, fig. 2) dérobé par les ouvriers dans les fouilles de Hamdy bey à Ayaa¹⁵: De Sidon sans précision de lieu de trouvaille proviennent de nombreux objets vendus au Louvre: stèle en calcaire stucquée et peinte (AO 1191, fig. 3), figurine de femme égyptisante (AO 2207, fig. 4) obélisque dédié au dieu Shalman (AO 1759 +1762, fig. 5). J. A. Durighello prétendait également avoir découvert à Tyr le vrai emplacement de la nécropole¹⁶ et projetait une fouille « sur l'emplacement de la ville de Sidon incendiée ». Son rayon d'action s'étendait bien au-delà du territoire phénicien puisqu'il céda au Louvre des bustes de Palmyre (AO 1002, 1010, 1192, 1194, fig. 6) une coupe en faïence de Chypre (AM 836) et la tête du dragon cornu de Marduk en provenance de Babylone (AO 4106, fig. 7). En contrepartie de ces achats, il fit une série de dons d'inégale importance, verres phéniciens en 1882 (AO 2234, fig. 8), « couvercle de sarcophage » ou plutôt élément d'architecture

- 14 Arch. AO, dossier Dussaud, J.A. Durighello à Dussaud, 10 novembre 1920.
- 15 Bibl. Institut, Ms 5771 J. A. Durighello à Heuzey, 25 mars 1885.
- 16 Id. 6 septembre 1887.
- 17 Id. 18 octobre 1891.
- 18 Cf. note 14.

2



3



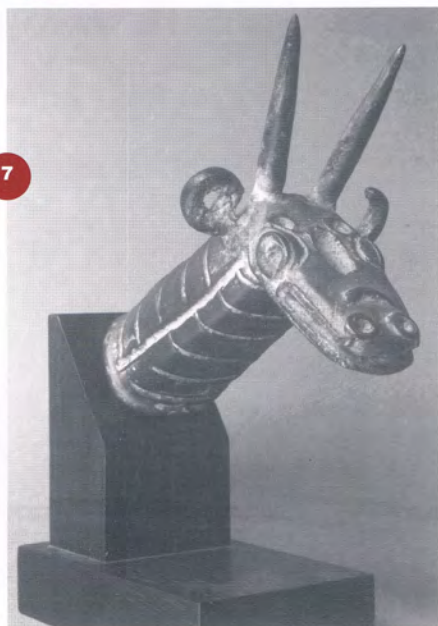
4



6



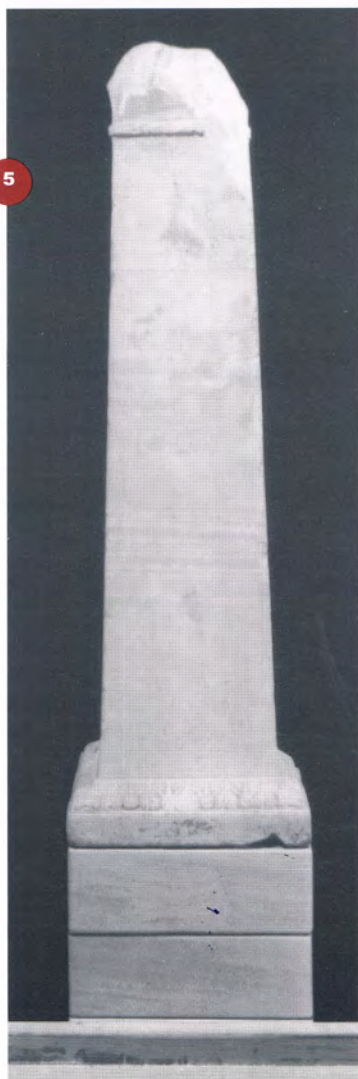
7



8



5



9



10



orné d'une frise d'uréi (AO 2208, fig. 9). Cette sculpture avait été acquise par Clermont-Ganneau lors de son passage à Saïda en 1886 et lui avait été confisquée par le gouverneur ¹⁷. En 1894 il donna plusieurs objets dont un poids inscrit en forme de lion (AO 2410, fig. 10). En retour de ces libéralités il souhaitait être reconnu comme donateur du Musée ce qui lui fut refusé malgré ses déclarations: « Si mes moyens me permettaient, j'aurais tout offert à nos musées, j'adore donner ... On me traite de fou de toutes mes largesses, même en Orient.. » ¹⁸.

EUGÈNE, le dernier des fils Durighello semble n'avoir été qu'exceptionnellement impliqué dans les relations avec le Louvre. Il occupait le poste de vice-consul de France à Beyrouth et apparemment mena une vie sans histoire (voir l'article de M. Klat, p.

104). D'après le registre d'inventaire le musée lui aurait acheté en 1906, comme pièce d'étude, une figurine de bronze (ou cuivre) représentant un homme barbu (AO 3951, fig. 11). Cette œuvre fait partie d'une série dont l'authenticité a été autrefois contestée. Elle regroupe sous l'appellation « figurines des montagnes du Liban » une trentaine d'œuvres datant du début du II^e millénaire avant J.-C. Neuf d'entre elles ont été vendues à des musées par Joseph Durighello qui, à la tête d'une société de marchands syriens, aurait monté une exposition vente au Musée Guimet en 1903¹⁹, et a même été soupçonné d'encourager un atelier de faussaires. Tout porte à croire qu'Eugène n'a servi que de prête-nom pour son frère.

LA FAMILLE FARAH

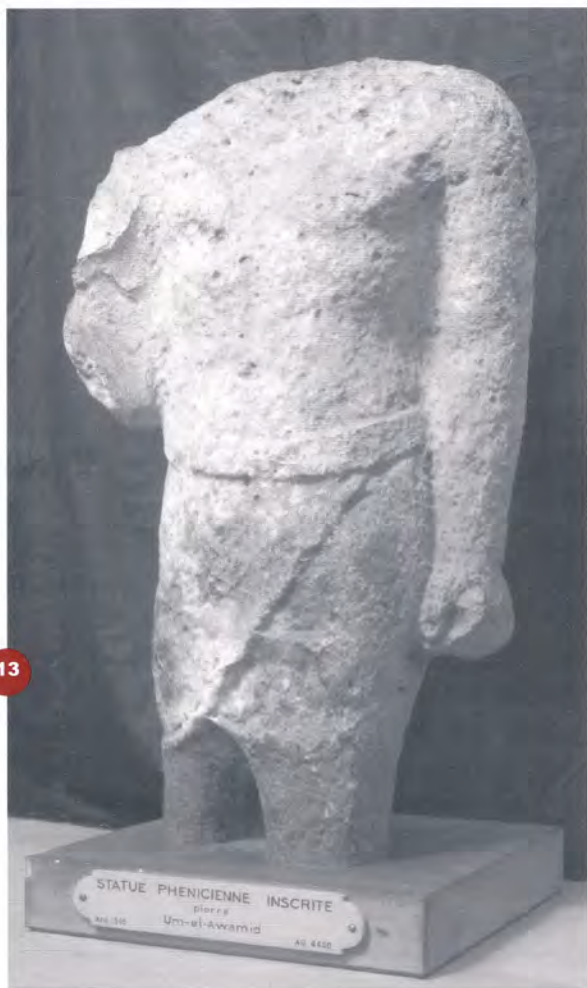
Résidents de Sour, l'antique cité de Tyr, les Farah, quant à eux, n'avaient pas de prétentions scientifiques. La découverte et la vente d'antiquités était leur gagne-pain comme l'expliquait le patriarche Alexandre « Je ne fais aucune difficulté pour le marchais (sic) pourvu que j'ai un bénéfice quoique mince...Je suis père d'une très grande famille et je n'ai d'autres ressources pour les nourrir que ce commerce »²⁰. Nous connaissons cinq membres de cette famille qui se sont livrés au commerce des antiquités, Alexandre et son frère Michel et leur fils respectifs, Selim d'un côté, Jean et Ferdinand, de l'autre. A eux tous ils ont procuré au département 144 objets environ. Les plus actifs sont Alexandre et Michel auxquels se joignit en 1893 Jean. Ferdinand, qui habitait Paris, n'apparaît qu'une seule fois pour la vente d'une stèle funéraire de Chypre venue par Beyrouth (AO 3750, fig.12). Ils sont considérés comme des



12



- 19 Voir J. Ronzevalle, « Notes d'archéologie orientale (3e série, I). Bronze libanais », *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* T. XIX, 1935, p.3-21; H. Seyrig, « Antiquités syriennes. Statuettes trouvées dans les montagnes du Liban », *Syria* 30, 1953, 24-50, pl. 9-12; H. Seeden, *The Standing Armed Figurines in the Levant*, 1980, p.10-15.
- 20 Bibl. Institut, Ms 5772 correspondance adressée à Heuzey, dossier Farah, lettre du 11 février 1900.
- 21 C. Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale* V, 1903.
- 22 Bibl. Institut, Ms 5772, dossier Farah.
- 23 Arch. MN, 1BB38.



marchands syriens. Maîtrisant mal le français, ils s'adressaient aux conservateurs du Louvre sur un ton très respectueux, voire obséquieux. Ils leur envoyaient des objets parfois sans avoir leur accord. De ce fait ils étaient souvent obligés d'accepter le prix du Musée ou, lorsque les objets étaient jugés sans intérêt, de proposer de faire un don pour éviter les frais de transport au retour. La grande entreprise des Farah fut la fouille d'Umm el-Amed. L'exploration de ce site commencée par Renan ne put être officiellement poursuivie par la France, comme le souhaitait Clermont-Ganneau. Le savant trouva une autre solution: « J'eus l'idée de diriger de ce côté l'effort de certains indigènes de la région qui font le commerce des antiquités et avec qui j'étais en relations suivies, tâchant ainsi d'utiliser au profit de la science leur zèle intéressé. Pendant plusieurs années j'en fus pour mes frais d'éloquence. Enfin, dans ces derniers temps, un d'entre eux plus avisé que les autres, se décida à suivre mon conseil; il n'eut pas à s'en repentir... »²¹. Il s'agit d'Alexandre Farah qui annonçait à Heuzey en août 1899 : « depuis mon retour de Paris, il y a déjà dix mois, je fais à Umm el-Awamid des fouilles très actives



zaine de stèles d'inégale qualité. Les plus intéressantes étaient inscrites. Lorsqu'elles avaient été brisées dans l'antiquité, la recherche de la partie manquante permettait de faire monter les enchères, comme ce fut le cas pour la stèle de Baalyaton (AO 3137+4047, fig. 14). Les conservateurs du Louvre, soucieux d'économiser les deniers de l'Etat, négociaient âprement les prix. Leur zèle leur fit parfois rater l'acquisition d'œuvres majeures comme la célèbre stèle de la Ny Carlsberg Glyptek qui avait été proposée au département avant d'être achetée par M. Jacobsen de Copenhague²³.

A part la fouille d'Umm el-Amed, on connaît peu l'activité des Farah sur le terrain. Jean remarquait en 1897 « C'est vraiment bien étonnant qu'on ne trouve rien à Tyr ou aux environs des objets de grandes valeurs (sic), pourtant la dite ville était la

qui me coûtent beaucoup puis qu'elles se font en cachette ». Le 11 février 1900 il précisait, pour justifier ses prix « Tout cela se fait en contrebande...les fouilles furtives que j'entretiens à Umm el-Awamid depuis deux ans sont considérables »²². Le transport des sculptures s'effectuait de nuit à dos de chameau et l'embarquement également de nuit. Alexandre Farah, qui en avait eu l'initiative, dirigeait les opérations mais Jean, Michel et Selim y étaient associés. Le Louvre a ainsi pu acquérir cinq statues en ronde-bosse (AO 4400, fig. 13) représentant des orants et une quin-

plus riche du monde » et deux ans plus tard « Je suis très peiné de ce que je ne puis trouver, malgré tous mes efforts, de très jolies pièces très rares pour vous les envoyer... car chez nous et de nos côtés de puis plus de deux ans on ne trouve presque plus rien, malgré les

nombreuses fouilles qu'on fait ²⁴». Pourtant les Farah ont procuré un ensemble très riche et varié de petits objets phéniciens, provenant essentiellement de Tyr: figurines de terre cuite (AO 1954, fig. 15), céramique (AO 2149, fig. 16), verres (AO 31144, fig. 17), bijoux (AO 1299, fig. 18), poids en plomb (AO 4602, fig.19). Leur champ d'action, sans doute plus restreint que celui de J. A. Durighello, s'étendait à la Palestine comme en témoigne la porte de tombeau juif, acquise à Kefr Yasif, près de Saint Jean d'Acre, par Selim (AO 3989, fig. 20).



16



15



17

24

Arch. MN, B5, Jean Farah à E. Pottier 23 janvier 1897 et 17 avril 1899.

Cette étude des relations entre la conservation du Louvre et des marchands syriens constitue un excellent témoignage des pratiques d'une époque qui ne correspondent plus à notre conception de l'enrichissement des collections d'un musée. On peut être étonné qu'une institu-

tion aussi honorable que le Louvre, appuyée par la communauté scientifique, ait pu encourager les fouilles clandestines et le trafic des antiquités. Mais il faut replacer les faits dans le contexte d'un temps qui était celui des pionniers dans la recherche archéologique. L'intérêt manifesté par le Louvre a permis de sauver ce que l'ignorance aurait irrémédiablement détruit. Cet ensemble de plus de cinq cents objets entrés au musée grâce aux familles Durighello et Farah constitue un fonds important du département des Antiquités orientales. Comportant à la fois des chefs d'œuvres uniques et de riches séries d'étude, il est très représentatif des collections de ce département.



20

18



19



*Crédits photographiques: Pierre et Maurice Chuzeville (4, 7, 8, 11, 13, 16, 19) et Christian Larrieu (1, 3, 5, 9, 14, 15, 17, 20). Musée du Louvre, département des Antiquités orientales.